

Kimberly Stuart

# Là où dansent les cœurs

*Traduit de l'anglais*

EDITIONS  PRISMA

Titre de l'édition originale :

*Heart land*

Copyright ©

© 2020 Éditions Prisma / Prisma Media pour la traduction française

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

ISBN :

## Chapitre 1

Personne n'avait parlé d'animaux de ferme.

Trois minutes avant minuit dans un loft caverneux de Manhattan, sombre à l'exception des lumières que nous avons amenées pour la séance photo, mon regard était entièrement consacré aux trois mannequins aux longues jambes tenant des moutons. Des *moutons*. Autrement dit, des manteaux laineux, des expressions vierges et la réputation d'être stupide. Il y avait trois petits, des agneaux, techniquement parlant, et chacun des trois mannequins tenaient le sien. Je n'étais pas sûr de savoir qui avait l'air le plus terrifié, les animaux ou les femmes.

L'un des agneaux bêlait bruyamment et Akeyo, le modèle à l'extrême gauche, sursauta, faisant aboyer le photographe réclamant des visages neutres.

Je me suis agitée dans mes bottes, une magnifique paire faite du daim anthracite le plus doux. C'était un vrai plaisir, une folie du mois précédent, lorsque je me suis enfin permis de croire que je pourrais bientôt quitter mon poste d'assistante de design à Milano, l'une des plus grandes maisons de mode de New York, et me diriger enfin vers le rôle de styliste qui était fait pour moi. Le décret final tomberait demain, et dans un moment d'espoir de pré-promotion, j'avais choisi mes nouvelles bottes tôt le matin. Il s'avère que je me préparais

pour une journée de travail interminable. Et que ces bottes, avec leurs talons de 8 centimètres, si parfaites à neuf heures du matin, onze heures du matin, voire à trois heures de l'après-midi, sont devenues l'engeance de Satan toutes les minutes après huit heures.

J'ai à nouveau vérifié l'heure sur mon téléphone et me suis mordu la lèvre pour étouffer un gémissement. Nous avons atteint le cap des neuf heures pour la séance photo de Doom.

Prenant une profonde inspiration, j'expirais lentement, me rappelant encore une fois que ce soir marquerait la fin de longues journées sans but, et que demain promettait quelque chose d'entièrement différent. Inspirez lentement, expirez lentement, pensai-je en regardant l'assistant de l'assistant photographe se précipiter avec une bouteille d'eau et un paquet de chewing-gum.

Isa renifla doucement à côté de moi. « Je pense que nous avons dépassé le stade de la purification par la respiration lorsque le premier modèle a eu une crise d'urticaire. »

Isa avait commencé son travail de visuelle merchandiser junior à Milano la même semaine où j'avais été embauchée en tant qu'assistante de conception. Nous sommes allés ensemble à la Fashion Institute of Technology, finissant tous les deux majors de notre promotion, et nous nous sommes rapidement liés d'amitié grâce à notre amour pour le vintage Dior et notre dédain pour les chaussures confortables.

"Tu te souviens des sabots et de notre haine envers eux ?" Murmurai-je, inspirant brusquement alors que je bougeais trop vite et sentais la piqûre d'une nouvelle ampoule.

Isa haussa un sourcil parfaitement épilé. "Je me souviens. Une sœur n'oublie jamais. »

Je secouai la tête, mon chuchotement prenant de l'ampleur. « Je quitte la sororité. J'adore les sabots. Je les veux. Gros, laids avec un soutien de la voûte plantaire et d'horribles semelles en cuir épais qui me font ressembler à un chef. Ou à un habitant du Midwest. »

Isa a demandé, «Tu peux sortir la fille de...»

Ses mots se sont arrêtés brusquement lorsque Javi, le concepteur principal en charge du tournage, a lancé un presse-papiers à travers la pièce.

"Iowa!" hurla-t-il, protégeant ses yeux des reflets des lumières.

Je sursautai et me dirigeai vers lui, esquivant le directeur artistique, le directeur créatif et un maquilleur incroyablement grand qui était en train de préparer Akeyo avec un tube de rouge à lèvres, une couleur de vin profonde déjà mis à nue. J'ai traversé la pièce en grimaçant au surnom dont Javi m'avait baptisé pour la séance photo. En général, j'essaye d'oublier mon état d'origine. En général, très peu de personne sont disposés à oublier. Faisant de mon mieux pour ne pas traîner en gémissant à chaque pas de mes pieds boursoufflés, j'ai passé les câbles électriques qui serpentaient autour de la photographe et de son équipe.

"Comment puis-je aider, Javi ?" demandai-je, sourire éclatant en place.

"Grace, Dieu merci, tu es là et pas un de ces autres idiots de ton département."

Mon sourire est resté figé, sachant que Javi nous prenait *tous* pour des idiots, moi y compris, et qu'il avait fait ce même faux compliment à chaque membre de notre équipe à un moment ou à un autre.

"De quoi avez-vous besoin ?" J'ai regardé les mannequins, impatiente d'essayer ces clichés pour la nouvelle campagne publicitaire de Milano. Les femmes étaient juchées sur un assemblage élaboré de caisses en bois drapées des somptueux tissus que Milano présentera dans sa prochaine ligne d'automne.

Les mannequins portaient des bralettes perlées et des pantalons à patte d'éph et taille haute. La coupe du haut d'Akeyo nécessitait un travail de couture différent, et je savais exactement quoi faire pour le rendre plus beau. Mes doigts ont bougé involontairement, souhaitant ardemment que Javi me demande ce qui n'allait pas et comment y remédier. *Demande-moi comment le réparer.*

*Demande-moi ce qui ne va pas et comment le réparer.*

Il prit une gorgée de son énième expresso de la journée avant de pousser la tasse vide vers moi, la personne la plus proche de lui qui occupait un échelon inférieur sur le tournage. "Mettez vos compétences en matière de 4H à profit et prenez cet animal", dit-il, en faisant un signe de tête au mouton tenu par Akeyo. "Le mouton est fatigué et commence à s'endormir. J'ai besoin que ses yeux soient ouverts."

Je me suis mordu la lèvre inférieure, sentant mon pouls s'accélérer, reconnaissant à la fois un épuisement et une déception assez familière pour me faire éclater en sanglots.

J'ai regardé un instant Javi, qui me tournait déjà le dos, engagé dans une conversation avec le directeur créatif sur la possibilité de changer la police de l'annonce à ce stade du projet. Saisissant la tasse d'expresso vide de Javi, j'ai envisagé de dire toutes les choses que je voulais dire à tant de personnes du haut de l'échelle au fil des ans. Je pourrais, par exemple, lui rendre sa tasse vide et le diriger vers la poubelle située à quelques pas. Je pourrais lui demander (encore) de s'abstenir de mentionner la géographie lorsqu'il me donne des ordres. Je pourrais, avec le plus grand enthousiasme, marcher jusqu'aux modèles et commencer à réarranger, à re draper, à refaire tout ce qui a été mal fait, puis à étonner et à réjouir tout le monde dans la salle lorsque j'aurai ressuscité une campagne publicitaire qui avait désespérément besoin d'inspiration.

J'ai soupiré. Aucune de ces options n'étant envisageable, j'ai enfoncé la tasse de papier vide dans une poche de mon pantalon et j'ai tendu les bras vers Akeyo. Ses yeux étaient grands, un brun si profond qu'il frisait l'onyx. Elle les a entraînés sur moi avec pitié avant d'être prise d'une quinte de toux rauque.

"Désolée", dit le modèle, assez discrètement pour cela reste entre nous. "Je me remets d'un rhume". Elle regarda du coin de son œil Javi et je fis de même. Il était, heureusement, en train de crier sur le directeur créatif, les deux hommes gesticulant avec force devant les images du tournage affichées sur un ordinateur.

"Nous enregistrons connectés pour pouvoir faire ces changements !" Javi a hurlé. "C'est pourquoi nous connectons la caméra à l'ordinateur, Giles, afin de changer de direction au besoin, en temps réel !"

"Bien sûr que non !" dit Giles, son accent français devenant plus prononcé à mesure que son visage rougissait. "Nous ne pouvons pas changer à ce stade. La police et l'emplacement ne doivent pas être déplacés !"

Akeyo toussa de nouveau, ses yeux trahissant sa nervosité. Elle et moi savions qu'il y avait beaucoup de femmes qui n'étaient pas aux prises avec une grosse toux et qui pouvaient être convoquées à sa place pour cette campagne. J'ai fouillé dans une poche profonde de mon pantalon et lui ai glissé une pastille contre la toux.

"Merci beaucoup", dit doucement Akeyo, les yeux remplis d'émotion. Elle a levé le menton vers le mouton qui se tortillait dans mes bras. "Et je suis vraiment désolée que tu sois responsable du bétail."

Mon sourire était fatigué mais sincère. "On dirait que le bétail est plus en sécurité loin des caméras et des ordinateurs en ce moment."

Akeyo a gloussé, et je me suis dirigé vers l'enclos de fortune au fond de la pièce. J'ai dû marmonner parce que Luca, soudainement à côté de moi, a dit :

"Bébé, parler avec les animaux te fait faire un pas de plus vers un endroit que tu ne veux pas visiter."

Je me suis redressée et me suis tournée vers mon ami. "Les tissus sont parfaits. Tu as encore réussi."

Luca fit courir son regard sur la scène éclairée devant lui. "Je l'ai vraiment fait", dit-il, en hochant lentement la tête. Luca était le concepteur technique de Milan, transféré de notre bureau de Rome, et un expert dans la mise en œuvre des designs. Il était capable de prendre n'importe quel concept et de le concrétiser, depuis l'approvisionnement en tissus introuvables jusqu'à déterminer le nombre de centimètres nécessaire entre chaque bouton d'un brassard. Il a regardé la scène qui se déroulait devant lui, ses yeux se balançant entre les mannequins et la troupe de gens qui fixaient, non pas directement les modèles, mais les images apparaissant à l'écran. "Les tissus sont sublimes. Mais il y a quelque chose qui cloche avec le haut d'Akeyo".

Isa nous a rejoint et m'a tendu un verre d'eau au concombre. Elle m'a fait un signe de la main et m'a dit : "Il y a quelque chose qui cloche avec ce haut. Et je parie que Grace sait comment le réparer."

J'ai soupiré. "Bien sûr que oui", lui dis-je, sans prendre la peine de donner des détails à mes amis qui n'avaient pas besoin que je leur prouve quoi que ce soit. J'ai siroté l'eau et je me suis retourné pour voir les moutons. J'ai secoué la tête face à l'absurdité de ma vie. Aucune petite fille n'a grandi avec cette vision du *Rêve*. J'en étais sûre. Et pas seulement parce que j'avais fait l'inventaire du *Rêve* d'innombrables fois au cours de la dernière décennie, vérifiant son pouls, me demandant s'il allait encore s'animer si je le piquais avec le bout de mes Louboutins préférés (et uniques). J'avais eu beaucoup d'entraînement à regarder le *Rêve* original, mais même un observateur occasionnel aurait pu vous dire que la version des événements de ce soir était

très, très éloignée de la façon dont tout cela devait se dérouler. *Une nuit de plus*, pensais-je en mettant un tas de crottes de mouton dans un sac et en me tournant vers mes amis.

"Qui a dit que l'industrie de la mode à New York n'était pas glamour ?"

"Beurk", grimaçât Isa. "Tu agis comme si c'était normal. On n'a pas de caca comme ça dans le Bronx. Des crottes de rats et de cafards, oui. Mais ce truc est tellement... gros." Elle a frissonné devant le sac que j'étais en train d'attacher.

J'ai roulé des yeux. "L'Iowa n'est pas vraiment la capitale du mouton. Les porcs et les vaches sont plus notre truc. Leur truc", ai-je corrigé, par réflexe. "Et je n'ai appris à ramasser les crottes dans un sac qu'après avoir déménagé à New York et marché avec vous dans Central Park." J'ai montré du doigt Luca. "Yolo la Yorkie est la maîtresse du caca dans les sacs."

Luca se redressa. "Ne compare pas Yolo à ces bêtes sauvages. Yolo est un animal sophistiqué qui aime le *foie gras* et le massage des tissus profonds. Elle ne *bêlé* pas."

J'ai croisé le regard d'Isa et l'ai vue se mordre la lèvre inférieure. Elle qui ne pouvait pas garder une succulente en vie et qui a crié un jour au meurtre lorsqu'un papillon lui a effleuré la joue, affirmant qu'il n'y avait pas de papillons là où elle avait grandi et que tous les animaux devraient avoir la décence de rester dans les zoos que la ville leur fournissait.

Javi a crié de l'autre côté de la pièce. "Nous avons besoin du mouton endormi, Iowa ! Finissons-en et partons d'ici avant minuit, d'accord ?"

Je me suis penché pour ramasser le mouton qui se tortillait, préférant brouter l'herbe de blé très chère que quelqu'un lui avait achetée. "Ces moutons ont de meilleures conditions de travail que nous", ai-je soufflé en prenant l'animal dans mes bras. "Ils sont syndiqués ou quoi ?"

Luca et Isa étaient inhabituellement silencieux après ce que je pensais être une blague très drôle. Je me suis retourné et je me suis cogné contre la poitrine de James Campbell, mon patron douloureusement beau et qui, si je ne me trompe pas, s'est mis à passer devant mon bureau plus que de nécessaire ces dernières semaines. Il s'est d'abord dirigé vers les moutons, puis vers moi.

"Mlle Kleren, souhaitez-vous déposer une plainte ?" Il n'essayait pas vraiment de cacher un sourire. "Je suis presque sûr qu'il y a un formulaire pour ça quelque part."

Ses yeux bleu clair brillaient d'amusement. J'ai réalisé que je les fixais quand Isa s'est éclaircie la gorge.

"Non, merci." Je me suis redressé et j'ai essayé de retrouver un peu de dignité. Je me suis écarté aussi élégamment que possible en tenant le mouton, et j'ai marché vers un Javi de plus en plus impatient. James m'a suivi, et j'ai jeté un regard à Isa et Luca en m'éloignant. Isa a levé un sourcil, et Luca a souri. Leurs oreilles bourdonnaient probablement encore d'un monologue particulièrement fougueux du début de la semaine, alors que j'avais disséqué, pour la énième fois, si James flirtait réellement avec moi au travail ou s'il était juste amical. Juste au moment où je pensais que le verdict était définitif dans un sens ou dans un autre, James brouillait les pistes.

J'ai terminé le transfert du mouton à Akeyo et me suis retiré dans l'ombre, derrière les lumières. James m'a suivi.

"J'adore ces bottes", dit-il en hochant la tête de façon appréciable vers mes pieds. "Ce sont des bottes qui devraient être vues à l'extérieur de cet entrepôt déprimant."

Je fixai mes yeux sur le tournage, déterminé à ne pas montrer mes cartes, juste parce qu'il avait un goût élevé en matière de chaussures. "Oui, eh

bien, même mes pieds sont déterminés à bien faire ce travail. Je suis à fond dedans."

"J'ai bien remarqué", dit James, un sourire dans la voix. Bien sûr qu'il l'avait remarqué, j'ai rapidement raisonné. Il avait examiné mon travail pendant des années et il savait que j'étais surqualifié et sous-payé, mais que je restais à Milan parce que j'étais à une pause, à une promotion rapide d'un poste de designer et à la possibilité de faire enfin ce pour quoi j'étais faite.

Nous avons regardé la scène qui nous était présentée en silence, en riant ensemble lorsque Javi a pris un pinceau de fard à joues dans la main d'un maquilleur et a fait une démo improvisée sur son propre visage, en tapant du doigt sur une image à l'écran. "Cette femme vient de rentrer d'un tournage à la Barbade ! Près de l'équateur ! Comment est-il possible que votre maquillage lui donne l'air d'être privée de soleil ?"

J'ai sursauté quand James m'a pris la main dans l'obscurité.

"Hé", dit-il doucement, et je me suis retourné pour le regarder. "Écoute, j'espère que je n'ai pas dépassé les bornes en disant ça, mais je t'aime bien, Grace. Et je pense que tu m'aimes bien."

Mes yeux se sont élargis et il a ri.

"N'aie pas l'air si choqué. Je ne suis certainement pas le seul à penser ainsi."

Son sourire d'enfant m'a fait bégayer une réponse. "Oui. Non. Je veux dire, vous n'êtes pas le seul à avoir réfléchi."

"Bien", dit-il, amusé. "J'aime une fille qui réfléchit. Alors", dit-il, en se penchant plus près et en baissant la voix pour protéger l'intimité de notre conversation. "Partons d'ici, allons manger quelque chose. Je te couvre. Javi est un vrai casse-cou quand il s'agit de ça, et il est distrait de toute façon. On peut se détendre, tu peux me raconter ta journée, et ces chaussures peuvent recevoir

l'attention qu'elles méritent." Il avait soudain l'air plein d'espoir, peut-être un peu nerveux, et j'ai senti une partie de moi se défaire un peu de sa vulnérabilité.

Mais j'ai doucement retiré ma main de sa prise. "Merci. C'est une belle offre, James, mais je dois la refuser."

James a fait une grimace. "Plutôt poli, n'est-ce pas ? Ce n'est pas la Grace qui badine devant moi dans la salle de café."

J'ai rencontré son regard, voulant lui dire que c'était plus qu'un simple badinage pour moi, qu'il avait eu raison de penser que j'étais intéressée, mais ne sachant pas jusqu'où pousser cette conversation, surtout la veille du jour où j'allais enfin avoir ma chance de parler et d'être entendue par le patron de James, la femme qui a le pouvoir de tout changer pour moi. À la seule pensée de Nancy Strang, la formidable responsable du design à Milan, je me suis tenu plus droite, focalisant mes yeux sur le tournage, de nouveau sur un pied d'égalité. "Je suis vraiment désolé, mais je dois me reposer. C'est la journée d'appel ouvert demain, et je me présente à la première heure".

James est venu se mettre devant moi, me bloquant la vue. "Je le sais, petite idiote", dit-il, ses yeux s'illuminent d'amusement. "J'aurais pu glisser un bon mot pour que tu aies cette heure de rendez-vous."

"Vous l'avez fait ?" ai-je répondu, en détestant la façon dont ma voix avait pris un accent de reconnaissance que je ressentais certainement et que je voulais désespérément cacher. Je me suis éclairci la gorge. "Je veux dire, merci beaucoup. Je suis sûr que je peux accepter toute l'aide que je peux obtenir."

"Alors, viens avec moi." Il a pris ma main, a frotté lentement l'intérieur de ma paume avec son pouce. "Je promets de ne pas te faire sortir trop tard. On peut juste s'arrêter à mon appartement."

J'ai levé un sourcil.

"Pas longtemps », s'est-il dépêché. "Noemi a laissé des pâtes et des fagioli dans le frigo et je sais de source sûre qu'elle a cuisiné de la foccacia maison aujourd'hui. Même les gens qui ont des présentations le matin doivent manger".

J'ai roulé des yeux. "La plupart des gens qui font des présentations le matin n'ont pas de chef personnel", ai-je dit, mais mon estomac grondait à l'idée d'une soupe riche et chaude et de pain frais. De plus, l'idée de voir l'appartement de James dans l'Upper West Side était une tentation qui semblait décidément plus intéressante qu'un campement rigide sur la route principale. "Un chef personnel, ça semble étranger pour une fille comme moi."

" Alors, c'est bien que vous ayez quelqu'un qui puisse vous présenter les meilleures choses." La voix de James avait baissé, alors j'ai dû me pencher vers lui pour entendre ses mots.

Je pouvais sentir Isa et Luca nous regarder. La chose responsable à faire était de clarifier ce que James faisait, ce que je faisais, après tant de ces conversations de flirt cette semaine-là et tant d'autres au cours des six derniers mois. La chose responsable à faire était de rester au travail jusqu'à ce que Javi donne le coup d'envoi. La chose responsable à faire était de repêcher mon dernier avis de compte à découvert qui semblait brûler dans mon sac et de tenir cet avis comme mon animal en peluche préféré, un rappel proche et présent que je n'avais pas à prendre un taxi de l'Upper West Side jusqu'à mon minuscule appartement à Harlem, et encore moins à porter des chaussures qui pourraient payer des choses comme la nourriture et le logement.

La chose responsable à faire serait d'attendre un jour de plus.

J'ai secoué la tête mais j'ai souri à la réponse à son invitation. "Vous rendez difficile pour une fille de dire non."

Il s'est mis à rire. "C'était le plan, de toute façon. On y va ?"

\*\*\*

L'appartement de James, situé dans un penthouse, était de toute beauté. J'ai entendu mon souffle bégayer lorsque je suis entré dans le spacieux foyer qui s'ouvrait sur un salon parfaitement aménagé et un mur de portes françaises qui menait au balcon. J'ai posé mon sac avec précaution sur une table en bois incrusté dans le hall d'entrée, incapable de le jeter grossièrement comme James l'avait fait avec ses clés de voiture, sur une table si élégante et raffinée qu'elle aurait fait pâlir ma mère. J'ai suivi James à travers le salon immaculé, laissant à peine mon poids s'installer sur la moquette en peluche lorsque j'y pose les pieds. Nous sommes arrivés à la cuisine et il m'a dirigé vers un tabouret situé à côté d'un vaste îlot de marbre. Je me suis perché avec précaution et j'ai admiré les fenêtres qui s'envolaient, le dossier immaculé fait d'un carreau qui criait "importé et rare", des appareils électroménagers qui semblaient intacts et d'un prix prohibitif. Je me suis dit que j'étais loin de la cuisine de ma jeunesse, avec son savon à vaisselle au formica et au citron et ses nombreuses croquettes de pomme de terre et autres plats chauds.

"J'aurais aimé que ma mère et mon père puissent avoir de la soupe dans un appartement de l'Upper West Side", ai-je dit, et je l'ai immédiatement regretté.

Ma garde a dû tomber et je me suis empressé de la remonter sur mon visage et sur mes sentiments, mais James a baissé la tête avec la curiosité dans les yeux.

"Est-ce qu'ils aiment New York ?"

"Quelque chose comme ça", dis-je, en m'affairant avec la serviette en lin que James avait pliée et posée devant moi. J'ai repoussé l'image de ma mère qui parlait de son rêve de voyager, de son espoir de visiter toutes les villes les plus fascinantes, New York en tête de cette longue liste, et de m'emmener, moi et

même mon père, un homme casanier, à contrecœur. J'ai inspiré fort, ne voulant pas penser à des plans raccourcis et à des mots coupés, à mi-parcours de la conversation. Je me suis raclé la gorge, trop fort dans la pièce silencieuse, et j'ai fait ce que j'étais devenu depuis longtemps un maître dans l'art de faire : J'ai changé de sujet.

"Puis-je vous aider ?"

Il a secoué la tête, un sourire jouant sur ses lèvres. "Non, mais merci d'avoir proposé."

Je regardais James baisser le feu sous un Le Creuset bleu vif, et j'étais souriant à la façon dont il tenait maladroitement une cuillère en bois. C'était un homme qui avait été élevé avec des nounous et des chefs personnels et tous les avantages que les vieilles fortunes indépendantes pouvaient offrir. Une cuillère en bois, j'en étais sûr, n'était pas une arme familière.

Je souriais alors qu'il remuait, ressentant une soudaine tendresse envers un homme qui projetait habituellement la confiance qui accompagne tous les diplômes encadrés et les photos signées de célébrités accrochées aux murs de son bureau, un témoin silencieux et puissant des histoires qu'il pouvait raconter.

"Merci de m'avoir invité", lui dis-je en respirant profondément l'odeur enivrante de l'ail et des tomates. "Vous aviez raison. J'avais besoin de manger et de faire une pause."

James a secoué la tête. "Ne m'en parle pas. Cette semaine a été folle. J'ai passé beaucoup plus d'heures au bureau qu'à l'extérieur."

"La campagne d'automne doit vous saigner autant que nous, les sous-fifres." J'ai fait un clin d'oeil.

"Ah, mais vous êtes un sous-fifre en pleine ascension, non ?" James a quitté le poêle et a allumé trois bougies sur un plateau en bronze martelé, assis

sur l'île entre nous. En préparant deux bols de soupe, il a ajouté une généreuse tranche de pain dans chaque assiette et en a placé une devant moi avant de la poser sur le généreux tabouret de bar à côté du mien. Nous avons mangé en silence pendant un moment, la soupe chaude me remplissant la bouche de chaleur et de confort et d'une vague de saveurs. Je murmurai mon approbation et James fit un signe de tête. Je l'ai regardé. La lumière de la bougie vacillait, jetant une douce lumière sur son visage digne des Hamptons.

James secoua la tête et soupira. "Cela me rappelle", dit-il, en montrant la soupe du bout de sa cuillère. "En grandissant, j'avais cette phénoménale nounou, Amelia. Elle était dans notre famille de l'époque où j'étais un enfant en bas âge, jusqu'à son départ pour rentrer en Italie quand j'avais douze ans. Elle préparait une soupe comme celle-ci, et me laissait m'asseoir au comptoir de la cuisine pendant qu'elle cuisinait". Il a pris une autre gorgée, et j'ai voulu lui rendre le sourire en le voyant si perdu dans sa mémoire qu'il en avait oublié ses manières normalement particulières. "J'essaie de retrouver la nourriture d'Amelia dans ma cuisine depuis le jour où elle est partie. C'est assez proche". Il m'a souri, soudainement timide. "Désolé. Un petit détour par le chemin des souvenirs."

J'ai secoué la tête. "Pas du tout. On dirait qu'Amelia était aimée."

"Absolument", dit-il après avoir vidé son bol. "Elle était comme une seconde maman pour moi. Une première mère, peut-être. Ma propre mère est très, comment dire ?" Il s'est mis à réfléchir. "Efficace ? Professionnelle ?"

J'ai grimacé. "On dirait la parfaite assistante administrative."

Son rire était ironique. "Elle en a certainement employé plusieurs au fil des ans, et la plupart d'entre eux sont partis avant qu'elle ait pu mémoriser leur prénom." Il avait l'air plus amusé qu'amer. "Mais ma mère a fait un travail

exceptionnel en choisissant les nounous, et Amelia était un vrai bijou. En fait, c'est elle qui a inspiré mon intérêt pour la mode et le design".

Il a coupé deux autres morceaux de focaccia et les a placés dans nos assiettes. "Amelia aimait les vêtements bien faits, les belles choses, les couleurs riches. Nous faisons des choses ensemble sur sa machine à coudre : des costumes, des forts, etc. Elle m'a aidé à réaliser que je voulais travailler dans le monde de la mode et que je devais être le mouton noir de la famille Campbell". Il a souri et a levé sa tranche de pain pour porter un toast à la sagesse d'Amelia. "Ma mère n'était plus aussi fan d'Amelia après ça."

Je me suis mis à rire. "On peut difficilement la blâmer. Nous n'avons pas vraiment choisi la plus stable des professions."

Il s'est penché vers moi, en tamponnant sa serviette au coin de la bouche, l'excitation dans les yeux. "En parlant de notre choix de carrière douteux, parlez-moi de demain. Je suppose que c'est votre dernière nuit en tant que sous-fifre ?"

J'ai respiré profondément et expiré, sentant les papillons voler dans mon estomac quand je pensais à l'événement du lendemain. Chaque année, Nancy a organisé un appel ouvert aux jeunes designers afin qu'ils lui présentent leurs travaux et leurs idées pour les lignes à venir. J'avais déjà fait des présentations les années précédentes et j'avais reçu des commentaires positifs, mais je savais que cette année était différente. Cette année allait tout changer. Je pouvais le sentir comme je ne l'avais jamais senti auparavant. Et après six ans de travail dans un emploi que je pouvais faire les yeux fermés, les enjeux émotionnels étaient plus importants que jamais. "Oui", ai-je dit. "J'espère. Je veux dire, je suis sûr." Je me suis assis plus droit dans mon fauteuil. "Je suis tout à fait prêt. Je me prépare depuis des mois. Des années, vraiment. Je vais y aller et montrer à Nancy ce que j'ai."

"Dis-moi. Raconte-moi en détails", dit James, son attention concentrée faisant monter l'adrénaline dans mes veines. James connaissait le Rêve parce qu'il en a nourri un similaire. En fait, compte tenu de son pedigree, il était probablement plus avancé que moi lorsqu'il portait encore des couches et qu'il se trémoussait avec sa nounou pour aller aux Wiggles. Il avait fréquenté la Harvard Business School comme un clin d'œil aux trois générations d'anciens élèves de Campbell avant lui, mais James savait dès le début, malgré les rumeurs de son père et de son grand-père, qu'il voulait travailler dans l'industrie de la mode. Même avec son héritage éclectique, James était un travailleur acharné, ayant été nommé chef de département à Milan juste un an après avoir quitté HBS. Et il n'était pas avare de son succès. Il était très encourageant avec moi et les autres employés sous ses ordres. Isa avait rapidement jeté un regard méfiant sur James, certain qu'un homme de son milieu ne pourrait jamais comprendre la situation critique d'une fille moyenne qui travaille pour gravir les échelons. Elle me l'avait certainement dit à plusieurs reprises. Mais je l'avais trouvé généreux dans son succès, le patron qui était désireux de partager la gloire de son équipe, qui encourageait les autres au lieu de les faire trébucher sur leur chemin vers le sommet.

J'ai fait le point sur son visage, son regard intéressé, et je me suis installé dans mon fauteuil. La soupe, le pain chaud, le confort de la lumière des bougies me permettaient de me sentir détendu et parfaitement à l'aise, à l'abri de ma dure journée et de la fraîcheur d'un soir de printemps. Un lent sourire se dessinait, je commençais par une description de la ligne que j'allais présenter le jour suivant. J'étais à mi-chemin de la description d'une robe de soirée pour notre ligne Met Gala, ridiculement parfaite en satin émeraude avec des perles à la main le long de la taille, quand j'ai réalisé que James n'écoutait plus. Il

regardait ma bouche, mais je savais que ce n'était pas pour essayer de comprendre mon raisonnement pour avoir laissé tomber le décolleté sur la robe.

"Tu es superbe", me dit-il à l'oreille, ses lèvres effleurant ma joue.

Un frisson m'a traversé lentement, de mon cou vers le bas.

"Je devrais y aller", dis-je doucement. "Je dois me lever tôt demain."

"Moi aussi", dit James, les yeux sur mes lèvres, se dirigeant lentement vers moi alors qu'il fermait les yeux.

Je me suis éloigné. "James", ai-je dit, une main sur la poitrine. Je m'émerveillais de la certitude que j'avais de devoir faire un effort herculéen pour arrêter de regarder les lèvres de Jacques. *Votre patron*, ai-je rappelé à ma tête, à mon cœur et à mes lèvres. *Cet homme est beau et charmant et il vous a nourri de focaccia faite maison, mais c'est aussi votre patron.* "Ça pourrait devenir compliqué."

Il m'a regardé, assez longtemps pour que je me sente étudié. "Nous avons des sentiments l'un pour l'autre", a-t-il finalement dit. "Ça ne me semble pas très compliqué."

J'ai respiré très fort. "Merci", lui dis-je, ma main se retirant de sa poitrine. "Pour le dîner. C'était tout ce que je voulais pour ma première expérience personnelle de chef." Mon sourire était sincère. "Je me suis posé des questions sur tout ça." Je l'ai montré du doigt, à moi. "À propos de nous. Croyez-moi, je l'ai fait." J'ai secoué la tête lentement, les yeux tournés vers lui. "Mais je pense qu'on ferait mieux d'appuyer sur le bouton pause. Demain est peut-être un jour comme les autres pour toi, mais pas pour cette fille."

J'ai attendu pendant qu'il se passait une main sur le visage et qu'un sourire réticent y apparaissait. J'ai repoussé mon tabouret du comptoir.

"Prévoyons de fêter ça demain. Après que je l'aurai sorti du parc et que Nancy

m'aura supplié de devenir designer principal à Milan et m'aura donné une augmentation qui me fera pleurer chaque fois que je verrai mon salaire".

James m'a pris la main. Il l'a embrassée lentement mais s'est levé. "Ça a l'air presque parfait." Il m'a tiré vers lui, ma main toujours à ses lèvres.

Mon coeur galopait assez vite pour faire entendre son pouls dans mes oreilles.

"Demain, alors", dit-il, la voix basse.

Je fis un signe de tête et reculais, faisant mes premiers pas vers la porte. "Demain". J'ai souri et j'ai senti ses yeux me suivre alors que je me dirigeais vers la porte et dans le calme du couloir. Je tremblais légèrement en me retournant. J'ai secoué la tête en riant de son expression exagérée et désespérée, encadrée dans l'embrasure de la porte où il était encore penché. Je pouvais m'habituer à cela, pensais-je alors que les portes de l'ascenseur se fermaient sur la vue de James, son attention avide, une vue encadrée du luxe et du succès marqué. Mon estomac battait la chamade lorsque l'ascenseur m'a fait descendre dix étages vers la ville que je connaissais et, en passant sous l'auvent noir taillé sur mesure et sur le trottoir, j'ai pris une nouvelle décision, celle de conquérir enfin la ville.

\*\*\*